

RAYMOND PAGE

MON PASSÉ RETROUVÉ

Chronique des années 1940 à 1970

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042520465

Dépôt légal : octobre 2025

Voilà qui j'étais...

Première partie : le nid

De 1940 à 1961

Introduction

Alors que jour après jour s'écoulaient et alternent des moments de joie, de tristesse, de douleur, d'enthousiasme, de rires et de larmes, je découvre, fouillant dans mon grenier, un carton rempli de lettres, de feuilles manuscrites, quelques-unes tapées à la machine. Il y avait surtout une douzaine de carnets noirs couverts de mon écriture, datés de 1960 à 1970 que j'avais complètement oubliés, et sans lesquels ces pages n'existeraient pas.

Dans ma jeunesse, victime d'un traumatisme crânien que je raconterai ici, j'avais perdu la mémoire de ce lointain passé. Aujourd'hui, je le redécouvre avec un grand étonnement, souvent une vive émotion, parfois une certaine terreur. Le temps avait effacé ces événements, ces pensées, ces désirs. Je prends conscience, à présent, de ma vie effacée.

Je vais tenter de mettre de l'ordre dans cette accumulation de notes pour livrer enfin le roman que j'espérais écrire à dix-huit ans, un projet que j'avais laissé s'échapper depuis longtemps. Ce sera peut-être mon premier et dernier ouvrage, avant que le vent n'emporte mes rêves, mes souvenirs, mon existence...

Ce récit sera donc la somme de mes documents retrouvés. Tout ce que j'écris ici est la vérité d'un être jeune, plein d'espoir.

Je découvre que ce que j'étais a fait ce que je suis.

-----oOo-----

Chapitre 1

Mon enfance

Vous saurez en lisant ce chapitre, dans quelles circonstances extraordinaires je suis né, la composition de ma famille dans les années 1940, mon école maternelle, nos jeux, mon école primaire et ma première passion... la lecture !

La ligne de démarcation

Mon histoire commence en octobre 1940. Le dernier président de la III^e République, Albert Lebrun a cédé le pouvoir à Philippe Pétain lors de la défaite de notre armée et de l'invasion de la France. Les Allemands occupent Orthez dans le Béarn, alors qu'Oloron, la ville de ma mère, fait partie de la zone libre. Le gave de Pau partage ces deux zones.

Un bref coup de clairon au lointain. Mon père regarde anxieusement ma mère : « il faut y aller ! » Ma mère tremble et balbutie : « J'ai peur ! J'ai peur ! »

Ils étaient là, blottis tous deux au bord du gave d'Orthez. Ils étaient là depuis une bonne heure, attendant cachés dans les broussailles. Ils avaient même entendu des voix allemandes tout près d'eux sur le chemin longeant le gave et surtout le bruit des bottes, terrifiant. Ils attendaient le signal lointain qui annonçait l'éloignement de la patrouille surveillant la ligne de démarcation. Il fallait franchir le gave qui séparait Orthez. D'un côté l'occupation allemande, de l'autre, la zone libre où se trouvaient déjà mes trois premiers frères, sous la garde de mon grand-père Gourdou, père de Maman, sabotier à Oloron et de son épouse Marie. Pourquoi fallait-il absolument passer sur l'autre rive, sinon pour que je naisse libre ?

Depuis le matin, mon père avait préparé ce départ. Son métier de sculpteur lui avait permis la fabrication d'une embarcation rudimentaire qui ressemblait davantage à une caisse. En plus de l'embarcation, Papa avait fait passer sous les fenêtres des officiers allemands qui occupaient la grande maison voisine de la nôtre, deux vélos qui leur permettraient de rejoindre Oloron distante de 40 km. Ceci ne se fit pas sans grandes précautions, avec des trajets prudents et

l'observation attentive des mouvements des Allemands pour gagner les bords de la rivière distante de quelques centaines de mètres.

La traversée de ce gave grondant et glacial ne se fit pas sans difficulté. Mon père ramait silencieusement avec la planche qui lui servait de godille au sein du grondement et de l'écume. Au milieu de la rivière, l'embarcation prenait l'eau et ma mère mordait le mouchoir qu'elle portait à sa bouche pour ne pas crier de terreur. La traversée fut longue et angoissante. La barque enfin fit sa dernière traversée.

Ce qui compliquait énormément l'entreprise, c'était que nous étions en octobre et que j'étais du voyage en tant que passager clandestin.

Ma mère m'a raconté, ainsi qu'à d'autres personnes, cette aventure insensée. Quelle femme à un mois de ma naissance pouvait être capable de surmonter sa peur et ce trajet qui comportait tellement de côtes et de fatigue. Pour l'aider, mon père qui, bien que petit, possédait une force peu commune, avait relié le vélo de ma mère au sien avec une corde pour la tirer. Il est vrai qu'elle n'était pas de forte corpulence et moi non plus. Maman m'a raconté qu'une paysanne rencontrée sur cette route montante s'était écriée « praube maï ! que n'en pos pas mei. » C'est certain qu'elle n'en pouvait plus la pauvre mère. Cette distance, ces côtes et ce trajet à vélo, surtout avec les vélos de l'époque sans doute sans dérailleur et avec un trajet en partie de nuit avec ou sans éclairage, ce fut un parcours héroïque que j'ai peine à imaginer aujourd'hui.

Mais notre mère n'est plus là pour me raconter ces détails que je lui aurais demandés passionnément en ce moment.

Un mois plus tard, un matin d'orage, je poussai mon premier cri en zone libre qu'occupèrent plus tard les Allemands, au prix d'un exploit extraordinaire qui n'était pas le mien et dont je n'ai gardé aucun souvenir, bien sûr... mais j'y étais !

-----oOo-----

Années d'occupation allemande

Quelques années plus tard, je me revois en compagnie de mon frère Ricou derrière la grille de notre jardin à Orthez, devant laquelle passaient des militaires qui, avec gentillesse, nous offraient du chocolat. Maman criait : « Ne prenez pas ce chocolat ! Il est empoisonné ! » Évidemment, dans mon souvenir, ces soldats ne pouvaient être que ces Américains dont on nous parlait tant quand j'avais quatre ans. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris cet aspect honteux de notre collaboration. Plus tard, alors que les Allemands étaient venus à Oloron, on m'a raconté que lors d'un passage sur la route de Gurs près d'Oloron, on me disait : « ne regarde pas ça ! » Mais comment ne pas entendre les cris provenant de ce camp de concentration ?

C'est en mémoire de ce passage qui avait impressionné mon enfance que j'écrivis bien plus tard cette poésie sur ce camp maudit :

Résistance

Gurs : avril 1939

*Spectres dans le brouillard, ombres dans la grisaille,
Répondant à l'appel du signal convenu,
Pour s'en aller bientôt sur le champ de bataille,
Ils partirent sans bruit, un jour, vers l'inconnu...*

*À travers les chemins, les sentiers de montagne,
Jeunes ou vétérans, ils avaient tout quitté,
Venus de tous pays, convergeant vers l'Espagne,
Pour défendre un seul mot : celui de liberté !*

*Pour vivre un idéal : sauver la République,
Bouillonnants de ferveur, de générosité,
Ou mourir pour Madrid, d'un combat héroïque,
À l'heure du destin, ils n'ont pas déserté.*

*Abandonnant leur vie en poursuivant leur rêve,
Leur famille et leur champ, leur maison, leur forêt,
Ils partirent brûler leur existence brève,
Au feu d'une passion qui les dévorerait.*

*Il fallut aussitôt sauver la capitale :
Défendant chaque rue par des morts entassés
Ils entrèrent ainsi dans la lutte brutale,
Hurlant : « No pasaran ! »... Ils ne sont pas passés !*

*Le combat fut ardent, les héros légendaires ;
Contre les dictateurs : l'italien, l'allemand,
Par des atrocités, des assauts suicidaires,
Ils luttèrent en vain, bien inégalement,*

*Dans une Europe en feu, dans un monde en folie,
Où la démocratie était en son déclin,
Résonnaient, sous les cris d'une foule avilie,
Les bottes des nazis dans les rues de Berlin.*

*Quand un matin d'avril, ses ailes menaçantes,
Le premier bombardier, comme un aigle, piqua,
Mugirent aussitôt les sirènes hurlantes
De la légion Condor plongeant sur Guernica.*

*Trois années ont passé en combats fratricides,
En corps à corps sanglants ; soldats et travailleurs,
Qu'ils soient rouges ou noirs, furent tous intrépides,
À Guadalajara, à Teruel ou ailleurs.*

*Les Asturies enfin, dernière résistance,
Virent les derniers feux des espoirs fracassés.
De leurs bouches montait une clameur intense :
« Ils ne passeront pas ! » ... Hélas ! Ils sont passés.*

*Après tant de combats, repoussés en arrière,
Sur la route d'Hendaye, une fois désarmés,
Les glorieux vaincus, franchissant la frontière,
Dans un camp près de Gurs se virent enfermés.*

*Basques et espagnols, chassés de Catalogne,
Les blessés voisinant les morts amoncelés,
Trouvaient dans le typhus, les rats et la charogne,
Une terre d'accueil ceinte de barbelés !*

*Des baraques en bois bordaient un marécage.
Étaient-ils réfugiés, étaient prisonniers ?
Pour vivre en ce borborygme, il fallait du courage ;
Allaient-ils cette fois mourir jusqu'aux derniers ?*

*Dans un sursaut d'orgueil, vers le ciel et l'Espagne,
L'un d'eux tendait encore, une dernière fois,
Un bras coupé, sans poing, dressé vers la montagne,
Avant de s'en aller, par les derniers convois.*

*Après ces combattants, d'autres, d'autres encore,
Hommes, femmes, enfants partirent à leur tour,
Transportés par l'État, l'État qui collabore,
Dans des wagons plombés, pour un lieu sans retour.*

*À la porte du camp, la garde était française...
Et, village de Gurs, toujours tu resteras
Une tache de honte en terre béarnaise,
Une tache de sang qu'on n'effacera pas !*

Raymond Page, mai 2009